

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Etienne METMAN

Une oeuvre utile à beaucoup d'autres : discours
prononcé au Congrès de Dijon, 1910

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 380-384

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Une oeuvre utile à beaucoup d'autres

Comme on l'a dit si justement, l'Association des œuvres pour la Protection de la jeune fille, sans porter ombrage à aucune des œuvres existantes, s'efforce de les aider et de les utiliser toutes. Elle est modeste, ne prétend à aucun monopole et avoue franchement n'avoir pas pensé la première à tendre la main à la jeune fille, cette faiblesse qui a si souvent besoin de protection.

Depuis bien des siècles, vous le savez mieux que

personne, l'Eglise catholique, qui a tant fait pour rendre à la femme sa véritable place au foyer domestique et sa bienfaisante influence dans la société, a multiplié les asiles et les institutions dans le but de protéger, comme vous le faites, la jeune fille, la mère de famille de demain contre les dangers qui menacent son inexpérience quand la famille vient à lui manquer, ou quand, imprudemment, elle-même manque à sa famille en rompant avec elle.

Vous connaissez ce chapitre de l'histoire de la charité chrétienne, il est merveilleux et si j'entreprenais d'énumérer les multiples industries imaginées par l'Eglise pour la protection de la jeune fille, je laisserais votre patience, bien avant que l'énumération fût complète.

Aujourd'hui encore, quand les esprits chagrins s'obstinent à ne voir que les ténèbres, vous savez, Mesdames, tourner les yeux du côté où reparait l'aurore. Vous travaillez avec l'Eglise, et déjà, à travers les hésitations des premiers instants, apparaissent les espérances de demain.

Votre œuvre, Mesdames, je veux y voir, car elle se développera, une de ces espérances, et je la salue avec une émotion respectueuse. N'est-elle pas la preuve que la sève du dévouement n'est pas tarie, que l'intelligence chrétienne des besoins de l'instant est toujours aussi vive ?

Oui, comme l'écrivait hier M. l'abbé Thellier de Poncheville : « Dans les profondeurs de notre société troublée où s'agitent tant de confuses revendications, où s'ébauchent d'immenses organisations nouvelles ; à travers les changements et les bouleversements dont surgira demain un monde encore inconnu ; sur les obscurités menaçantes de nos formidables problèmes économiques, le catholicisme se met à répandre son incomparable clarté forte et sereine, avec une assurance qui frappe les plus sceptiques, une ampleur et une douceur qui émeuvent les plus hostiles. »

Honneur à celles qui, comme vous, Mesdames, entendent travailler, modestement sans doute, mais courageusement,

à hâter, par leurs efforts personnels, la réalisation de ces espérances ! C'est votre cœur qui vous a portées à vous occuper des jeunes filles, vos sœurs, à tendre la main à celles d'entre elles, si nombreuses, hélas ! que guettent aujourd'hui la misère et le vice. Elles sont faibles, elles sont isolées, sans appui dans une société où une législation compliquée n'a pas encore réussi à supprimer l'exploitation égoïste, où mille difficultés les attendent, où mille dangers les menacent. Sans doute, les hommes d'Etat, épouvantés par les progrès de l'immoralité, sollicitent aujourd'hui l'intervention du législateur, et le législateur intervient volontiers. Les graves diplomates se réunissent, eux aussi, en congrès pour essayer, par des conventions internationales, de mettre fin à d'odieuses exploitations qui ont pris, de nos jours, une telle importance qu'on ne peut plus feindre de les ignorer.

Tous ces efforts sont louables et vous savez vous y intéresser. Ils affirment l'existence et l'étendue du mal, ils mettent en évidence ses déplorables conséquences économiques et sociales, mais réussiront-ils à le guérir ? N'ont-ils pas besoin d'être aidés ? Il y a longtemps que le poète a signalé l'impuissance de la loi à réformer seule les mœurs. Et pendant que les hommes d'Etat et les diplomates travaillent, vous travaillez, vous aussi, Mesdames, sans rien demander aux puissants du jour que la liberté, avec les seules ressources de votre inlassable charité, vous travaillez sans relâche; on vous voit apposer partout vos affiches jaunes et blanches, perfectionner le réseau de plus en plus serré de vos dévouées correspondances, encourager la diffusion de l'enseignement ménager si propre à retenir les jeunes filles à la campagne et à leur faire aimer le foyer, ouvrir vos maisons d'accueil, multiplier vos démarches pour être pratiquement utiles à celles que tous abandonnent et que certains exploitent. C'est du travail que vous procurez à celles qui en manquent; c'est surtout le réconfort de se sentir aimées, grâce auquel vous relevez le courage qui faiblit et réveillez les énergies morales endormies.

Sans doute, les problèmes économiques qui touchent au salaire amoindri de la femme sont pour vous un constant sujet d'étude. L'expérience ne vous a-t-elle pas appris que le métier qui met à l'abri du besoin, qui, par un salaire suffisant et régulier, assure la sécurité du lendemain, est un précieux préservatif contre certaines chutes lamentables.

Vous cherchez donc à procurer à vos protégées du travail et des emplois ; mais ils se tromperaient fort ceux qui ne voudraient voir dans votre entreprise qu'un bureau de placement honnête, tenu par des femmes bien élevées, auquel on s'adresse utilement pour découvrir la perle, cuisinière ou femme de chambre, qui, si souvent, vient à manquer. Et combien abusent de vous pour ce genre de service, sans même songer à profiter du contact que leurs recherches leur procurent avec vous, pour essayer de comprendre la générosité de votre ambition et la portée sociale de vos efforts ?

Car si vous savez que procurer une bonne place à une jeune fille, c'est souvent la sauver de bien des dangers et lui permettre de rester honnête, vous savez aussi que c'est surtout contre elle-même qu'il importe de la protéger en éveillant sa conscience, en armant sa faiblesse de cette énergie morale sans laquelle tous les appuis, tous les secours étrangers risquent fort de se trouver insuffisants.

Cette énergie morale, vous en connaissez la source vraie, celle où vous puisez vous-mêmes l'idée de vos ingénieuses conceptions et la force de vous dévouer à

leur réalisation pratique : la foi chrétienne, les divines leçons de l'Évangile. J'ai entrevu cette chapelle, toute imprégnée de dévotion intime, qui s'ouvre discrètement au seuil de votre sainte maison ; guidées par vous, combien d'âmes y ont trouvé, au pied de l'autel qu'entoure un vol d'anges, cette grâce divine qui ne manque jamais à qui la demande humblement au Christ.

Votre foi est la vie même de vos œuvres, vous avez en elle ce qui manque à ces institutions purement humanitaires, rationnellement conçues sans doute, d'une utilité

démontrée, et qui malgré les appuis officiels, malgré les subventions opulentes et toutes les faveurs du pouvoir, font parfois si piètre figure à côté de nos œuvres catholiques auxquelles on ne ménage ni les contradictions, ni les tracasseries, et qui vivent cependant et persistent à faire le bien.

Vous travaillez pour Dieu, Mesdames, vous ne vous laisserez donc pas arrêter par les obstacles que rencontrent trop souvent aujourd'hui les initiatives généreuses comme les vôtres. Ces obstacles, vous les connaissez, il serait puéril de les nier, mais vous saurez n'en tenir compte que pour trouver le moyen de les vaincre. Ne vaut-il pas mieux y employer son courage que de se borner à gémir et à dire du mal de son temps, sans songer qu'on hésiterait peut-être à en souhaiter un autre, si on connaissait mieux le passé. Nous ne choisissons pas l'heure où la Providence nous appelle à continuer ici-bas le sillon commencé par d'autres et que d'autres seront appelés à continuer après nous. Sachons aimer de notre temps et des devoirs qu'il nous crée, jusqu'aux difficultés qui sont pour nous l'épreuve et la condition du mérite de nos actes! Oui, aimons notre temps, malgré ses misères, comme on aime sa patrie malgré ses erreurs et ses fautes, sans fermer les yeux aux progrès accomplis à notre insu, malgré nous peut-être, au travers des destructions et des ruines qui nous empêchent trop souvent de deviner le plan providentiel.

Vous travaillez pour Dieu en vous dévouant à aider et à servir votre prochain ; vos efforts ne seront pas vains et ils obtiendront leur récompense.

Et. METMAN.

(Discours prononcé au Congrès de Dijon, 1910.)